

# Le Galepin

- BLEU -

n°12 - 1<sup>er</sup> octobre 2018

# n°12 – Une femme à sa fenêtre

## Sommaire

|  |    |
|--|----|
| ROGER WALLET<br>SARAH                      | 3  |
| MARIO LUCAS<br>UN NID-DE-PIE               | 6  |
| MICHEL LALET<br>LA CASA DI ADDOLORATA      | 8  |
| SYLVIE VAN PRAËT<br>UNE FEMME À SA FENÊTRE | 14 |
| NADINE FOUCHET<br>LE VENT SE LÈVE          | 16 |

## ROGER WALLET

### SARAH



*Pavel Fedotov*  
1848

J'ai pris un sac à dos, imperméable et sandwichs. Il faut traverser le Bois-sur-les-vignes. Le chemin monte régulièrement. On est très vite à la maison des résistants, comme on l'appelle dans le village. Une grille cadenassée défend bien mal l'entrée de la propriété envahie de ronces et de graminées. Épis bleutés du chiendent, achillées portant haut leurs fleurs blanches, petites touffes de paturin dont on emplît la main en remontant le long de la tige. Pendant la guerre on raconte que des parachutistes anglais se cachaient là. Ils avaient sauté plus haut dans le Petit-champ. Les gens du pays venaient les ravitailler. Ils apportaient des armes, paraît-il, pour le réseau de Bresles. Les Allemands ne se sont aperçus de rien, jusqu'au moment où l'épicier a été pris.

« Tout ça, ce sont des histoires, il n'y a jamais eu de résistants là-dedans ! » Tanguy prend une cigarette, il fait rouler son briquet sur la jambe de son pantalon, le couvercle claque et la flamme jaillit.

« Tu es déjà venu dans cette maison ? »

Il éclate de rire, « Ta mère m'a prévenu que tu étais têtue... »

Avant la guerre, la propriété appartenait à un certain Ringessen. Il habitait Paris, devait être avocat ou quelque chose comme ça, enfin « quelqu'un de haut placé ». Il ne venait qu'aux beaux jours, au volant d'une Mathis noire aux chromes rutilants. Durant l'année il n'y avait personne, que le garde. Un Polonais taciturne et infatigable qui entretenait les lieux, fauchait, taillait les arbres, remontait un pan de mur écroulé sous le gel. Il vivait avec sa femme dans un petit bâtiment sur l'arrière de la maison. Ils élevaient des cochons et des poules. Vivaient de ça. On ne le voyait guère que le samedi soir, au bistrot. Il vidait verre sur verre, alcools blancs, repartait dans la nuit sur son vélo sans lumière. Plus d'une fois tombé dans les ornières. Dormait là, casquette vissée sur le crâne. Sa femme parlait un peu le français. Elle allait au marché de Bresles vendre des œufs et de la volaille. Une petite brunette assez jolie, on

la disait peu farouche mais personne n'y était jamais allé voir.

Un été, en 33 ou 34 – Tanguy était dans la classe du certificat – Ringessen avait fait un don à la commune pour réparer les vitraux de l'église. Le travail avait été réalisé par un maître verrier du côté de Crèvecœur. L'inauguration avait eu lieu en grande pompe avec la fanfare du canton. L'église était pleine et le père Gautraud se déchaînait à l'harmonium. Tanguy servait la messe. Ils étaient tous enfants de chœur, mon père aussi. Aube rouge et surplis blanc. Ils étaient là tous les trois, très droits dans leurs stalles. Lui, sur son trente-et-un, nœud papillon et costume sombre à rayures, sa femme en robe longue, on aurait dit du velours, elle avait un grand chapeau de paille noir avec un ruban rouge. Et Sarah.

« C'était la première fois que je la voyais. Elle ne ressemblait pas aux filles du village. Ce qui frappait c'était ses yeux. Immenses, très noirs, avec des cils fins comme un trait de crayon. On ne voyait qu'eux dans le visage très pâle et mat. Je n'ai fait que la regarder durant toute la cérémonie. Un moment j'ai même failli tomber avec l'encensoir, je m'étais pris le pied dans le tapis au bas de l'autel. J'ai croisé son regard, elle ne semblait avoir rien vu, je lui ai souri, elle a baissé les yeux. »

Tout l'été il vint rôder près de la maison mais jamais il ne l'aperçut dans le parc. Peut-être était-elle rentrée à Paris, bien que la Mathis soit toujours au bout de l'allée de gravillons. Il rendit quelques services à Chmielewski et vers la fin du mois d'août le garde lui demanda un coup de main pour abattre un érable qui menaçait la toiture. Il grimpa le long du tronc, s'assit à califourchon et fit glisser la corde. Le garde y attacha une grosse scie à bûche. Il y avait une dizaine de branches à couper avant

l'écimage. Cela prit une bonne demi-heure. Il fallait avancer prudemment, passer la corde dans le nœud coulant avant d'attaquer la coupe. Au dernier moment Chmielewski tira d'un coup sec pour rabattre vers lui la frondaison dans sa chute. De là-haut Tanguy apercevait le salon, à l'étage. C'était une grande pièce au papier passé, où trônaient des fauteuils recouverts d'un tissu vert à fleurs, et un piano. À un moment il reconnut la silhouette. Il eut envie d'appeler, il n'osa pas.

La scie fatiguait contre le fût d'un bon diamètre quand il entendit les premières notes. Dans l'angle de la fenêtre il ne distinguait pas la silhouette, il ne voyait que le bras gauche d'une blancheur de porcelaine et la longue main courant sur les touches. Il y eut un silence et, l'instant d'après, il la vit s'encadrer, de dos, dans la fenêtre. Est-ce qu'elle ne tenait pas une partition en main ? Il dut rester un long moment immobile, le souffle suspendu, n'entendit pas le garde crier brusquement comme l'érable se fendait sous la tension de la corde. Il tomba, s'agrippant au passage aux branches basses qui amortirent sa chute. Il peina à se relever, le corps meurtri de mille contusions, mains et bras écorchés. Il avait une vilaine balafre dans le dos.

Madame Ringessen, alertée par les cris, se précipita. On l'allongea sur les chauffeuses de la salle. On ôta sa chemise déchirée. Elle courut dans la cuisine, en revint avec une bassine et des linges blancs dont elle lui tamponna le corps. Puis, avec précaution, elle le badigeonna de mercurochrome. Son front portait une énorme bosse sur laquelle elle appliqua une pommade un peu jaune. « Ses mains étaient douces, Elle était tout près de moi, je sentais son parfum, un parfum de Parisienne. »

Elle prépara du chocolat et des tartines beurrées. Sarah entra. « J'aidais à tailler l'érable

et je suis tombé.» Elle éclata de rire, «Vous savez y faire pour vous faire remarquer».

Elle portait une robe légère dans les tons roses. La poitrine naissante bombait à peine le corsage. Les lèvres minces fuyaient vers les fossettes. Il admira les longues mains aux doigts effilés dont les ongles brillaient sous le vernis. Il se sentit soudain troublé, s'entendit répondre «J'avais peur que vous ne me remarquiez pas». Sarah s'esclaffa. Sa mère revint dans la pièce à ce moment-là, «Ah, vous avez fait connaissance! Sarah, emmène donc Tanguy dans le salon, il ne va pas repartir tout de suite, il a besoin de se remettre de ses émotions. Pourquoi tu ne lui jouerais pas un peu de musique?»

Elle lui prit la main, ils montèrent le grand escalier. Il s'installa de côté et tant que dura le récital il ne la quitta pas des yeux. «Est-ce que je pourrai encore venir vous écouter?» Elle eut un haussement d'épaules, ferma la partition et lâcha en souriant, «C'est tout ce que je connais, vous allez vite vous lasser». Et lui, tout intimidé, d'une voix à peine audible, «Alors je vous regarderai jouer». Elle avait rougi.

On marche longtemps sans rien dire. Tanguy est perdu dans ses souvenirs. Il a ramassé un bâton et de temps en temps frappe les fougères. On est à mi-chemin déjà. Passée la Vallée-de-la-belle-crête, on entre dans le Terrier-noir. Je ne me suis jamais aventuré jusque-là. Un petit bois de châtaigniers. Bien avant de distinguer les bogues qui sont presque à maturité on les

reconnaît à leur allure pansue, à leur cime qui s'étale autant qu'elle peut, à leurs branches tourmentées. J'aime leurs longues feuilles luisantes et dentées.

«Tu l'as revue, Sarah?»

Il passe la main dans ses cheveux. «Oh, oui! Elle venait aux vacances. Je lui ai fait faire le tour de tous les bois. Je n'ai jamais su si elle était vraiment amoureuse de moi. Un été elle est venue au bal de Lafraye. C'était juste avant la guerre. Ce que j'étais fier de danser avec elle! Si tu savais comme elle était belle...»

Il ramasse quelques châtaignes, sort son canif et fend la peau rouge terreux. Elles sont fermes, croquent sous la dent, emplissent la bouche de granules un peu amers.

«Elle a ri aux éclats toute la soirée, je ne l'avais jamais vu rire comme ça, c'était un vrai tourbillon. Vers minuit je l'ai raccompagnée. On poussait nos vélos dans le chemin sans parler. J'avais laissé ma dynamo mais il y avait pleine lune. J'étais un peu ivre, la fête, tout ce bruit. Je l'ai embrassée près de la grille. Ses lèvres étaient toutes sucrées. Elle m'a dit qu'ils allaient partir. Rejoindre de la famille dans le sud. Ils avaient peur à cause de ce qui se passait en Allemagne.» Il se tait.

«Et après, après la guerre, tu l'as revue?»

Il s'arrête, ramasse une branchette. Il la dénude précautionneusement avec son couteau, l'effile, la jette. La lame claque quand il la referme. Il plonge le canif dans la poche de sa parka.



UN NID-DE-PIE



“L’attendait-elle encore, malgré tout? L’aimait-elle toujours? Après ce qu’elle lui avait dit, aucun homme ne serait revenu. Une lettre dans sa poche? Et alors? Ce n’était peut-être qu’une amie d’enfance. Pourtant, il faisait tout pour lui faire plaisir, comme cette semaine-là, où, pour leur anniversaire de mariage, il lui avait offert ce séjour aux Baléares dans un hôtel quatre étoiles, avec vue sur la mer. C’est vrai qu’il en avait les moyens, Monsieur le PDG, grande maison, voiture allemande, de beaux enfants, etc. Mais là, quelque chose avait cloché, un profond malaise s’était immiscé entre eux deux. Il n’avait pas compris, Je ne veux plus te voir, qu’elle lui avait balancé. Alors, il était parti. Elle ne le reverrait plus. Elle avait beau pleurer, accoudée à sa fenêtre, il ne reviendrait pas.”

Enfin! Ça y était, Paul avait mis la main à la dernière touche de son roman. Des mois qu’il travaillait là-dessus, cela avait été fastidieux, il ne croyait pas à ce qu’il écrivait. Bon, désormais c’était terminé, la conclusion rédigée, il se laissa aller en arrière, dos appuyé contre la chaise, poussant un profond soupir Ouf! Maintenant, faut que j’trouve un éditeur, pas simple!

C’était son premier roman, jusqu’alors il n’avait écrit que quelques poèmes fadasses, comme il faisait à quinze ans. C’est un copain qui lui donna l’idée Tu écris bien, pourquoi tu ne te lanceras pas dans un bouquin, un vrai? (Ce copain n’y connaissait pas grand-chose en littérature, mais c’était un bon copain). Paul fut flatté et puis, il avait le temps maintenant... Mais écrire quoi? Un polar? Un roman d’aventures? Une histoire d’amour? Oui, c’est ça une histoire d’amour. Il allait falloir qu’il se documente!

Il resta des semaines sans pouvoir écrire la moindre phrase et puis il se lança, essayant de fouiller dans sa mémoire, son vécu, les romans à l’eau-de-rose qu’il avait lus, mélangeant le tout et se jetant à l’eau (c’est une image).

“Il faisait beau cet été-là, les terrasses étaient bondées sur le port. Jean [c’était le prénom de son copain] finissait son panaché quand il vit passer cette fille en robe légère volant au vent. Il ne put détacher son regard de cette fine silhouette, ces jambes parfaites et ces cheveux longs et fins retombant sur des épaules dénudées.”

Là, c’est à ses souvenirs personnels qu’il faisait appel. Son premier (et unique) amour. Ça lui faisait mal de repenser à ce moment. Pour la suite, il lui faudrait trouver autre chose, quelque chose de plus glamour.

Il supprima ce premier paragraphe.

Plus glamour ? Plus glamour ?

“Elle était assise à la terrasse du bar... à St-Trop quand cet homme vint s'asseoir près d'elle Je peux vous offrir quelque chose mademoiselle ? Elle rougit et fit...”

Non, trop gnangnan !

Une rencontre lors d'un concert ? Ouais ! Cela me paraît bien. Allez, on y va comme ça.

“Angelina [c'est son nom dans le roman] était allée écouter un concert de Bach à la cathédrale de Chartres, Bach l'emmenait toujours dans un autre monde, C'est divin, avait-elle l'habitude de dire. À côté d'elle, sur sa gauche, était assise une vieille dame en chapeau et de l'autre côté (à droite) se tenait un homme, la quarantaine, élégant...”

Voilà, le début avait pris forme, il ne restait plus qu'à écrire les trois cents pages suivantes (environ).

Bon, il avait du temps désormais puisqu'il était au chômage (depuis trois mois). Bouge-toi le cul qu'elle lui avait dit sa femme mais, peu à peu, il s'était renfermé dans sa coquille, sortant très peu, exagérant un poil sur le malt. Sa femme (son seul et unique amour) en avait assez de le voir sombrer ainsi. Heureusement, il y avait son copain Jean qui passait de temps en temps.

“Ils se donnèrent rendez-vous dans un salon de thé la semaine suivante, se promettant de voir ensemble le prochain concert. Angelina était toujours d'humeur joyeuse et puis cet homme, quelle classe et quelle culture !”

Paul se perdait un peu dans son histoire, se demandant s'il en verrait un jour le bout. Mais son copain l'encourageait Accroche-toi, écris tous les jours, va au parc de temps en temps, crois en toi, tu peux. C'est ce qu'il fit, il s'accrocha, passa de plus en plus de temps au parc.

Son copain veillait sur lui d'une aile protectrice.

“Ils prirent l'habitude de se voir de plus en plus souvent, concerts, restos, théâtre, balades en mer (sur son beau trois mâts), jusqu'au jour où il lui avoua sa flamme au *Caffè Quadri* de Venise.”

La suite, comme toutes les histoires d'amour, au début c'est toujours tout nouveau tout beau puis, la routine, l'habitude, les mauvaises habitudes, les doutes, la rancœur, tout part en couille. Bref (pour faire court), ce couple idéal prenait du plomb dans l'aile, jusqu'au jour où...

Paul n'avait jamais connu les palaces ni les yachts et sa vie avait pris une mauvaise tournure, l'écriture lui laissant à peine la tête hors de l'eau. Sa femme en avait un peu marre et s'absentait régulièrement.

“Une amie d'Angelina lui révéla la vérité, son mari (le beau PDG) avait une autre vie, elle ne put le supporter et lui dit de foutre le camp, alors...” (La suite vous la connaissez).

Au moment où Paul poussa son profond soupir, il se rendit compte qu'il était seul dans l'appartement. Une enveloppe était posée sur la table de salon. Il l'ouvrit “J'en ai assez, je pars, ne me cherche pas. Adieu.”

Pendant des semaines, il la chercha en vain et tenta de trouver du réconfort auprès de son copain. Mais un message sur son téléphone répétait à l'infini “Le numéro que vous avez demandé n'est plus attribué”...

Depuis, Paul pleurait tous les soirs, accoudé à sa fenêtre, mais elle ne reviendrait pas.



## LA CASA DI ADDOLORATA

Ippazio Auda, né à Argentera dans le Piémont voilà quarante ans, n'avait eu que dix kilomètres à parcourir pour franchir la frontière le jour où il décida qu'il n'avait aucun avenir dans son pays. Il enfourcha son vélo et suivit la rue Stalate della Maddalena jusqu'à Larche, première bourgade qu'il rencontra en territoire français.

Plus tard il eut fort à faire avec les autorités, les papiers en règle, son statut d'immigré. Il ne pouvait pas se prétendre réfugié politique. Il n'était qu'un réfugié de l'ennui et du désœuvrement, ayant quitté l'Italie sur une impulsion. Plus tard, toujours sur sa bicyclette, il remonta à Gap puis encore jusqu'à Crest, à deux pas de Valence, où il trouva un emploi. Il avait prétendu être maçon-plâtrier et, au vu du peu d'entrain de ses autres ouvriers, le patron avait insisté pour le garder, car au moins le jeune Ippazio était-il poli, ponctuel et courageux. Il était ensuite passé d'un travail à un autre, espaçant progressivement les périodes durant lesquelles il se plaçait sous la coupe d'un patron. Depuis quelques années Ippazio ne travaillait plus que pour son propre compte. Il tirait toujours des coulées de plâtres sur les plafonds des maisons bourgeoises de la région mais assurait aussi d'autres travaux : plomberie, peinture, jardinage... Au fil des années, Ippazio s'était constitué un solide réseau parmi les notables qui ne manquaient jamais de recommander ses services à leurs amis. Ippazio travaillait bien et travaillait dur, ce qui lui valait ces recommandations. Toutefois il avait organisé sa vie pour ne pas avoir de grands besoins et ne croyait pas plus que nécessaire aux vertus du travail. Aussi refusait-il régulièrement les propositions qui affluaient en nombre et choisissait-il celles qui

lui permettaient de disposer de son temps.

Depuis quelques semaines Ippazio habitait une grande et belle demeure située à deux pas de la Tour de Crest. La propriétaire, une femme riche, était partie passer plusieurs mois en Amérique du Sud et avait souhaité qu'Ippazio prenne soin du jardin. Pour qu'il assure en même temps une surveillance informelle de sa maison elle lui avait proposé de s'établir sur place, dans un confortable pavillon situé dans le parc.

Chaque matin, Ippazio se levait tôt, faisait le tour de la propriété, s'occupait des massifs de fleurs, réparait ce qui devait l'être, donnait un coup de râteau sur les allées gravillonnées qui serpentaient sur les cinq hectares dont il avait temporairement la charge. Il n'avait pas accès à la vaste maison de sa patronne. Sa charge, plutôt légère il faut en convenir, était d'entretenir l'extérieur et, pour le reste, de veiller à ce qu'il n'y ait pas d'intrusion. À l'heure du déjeuner, sa journée faite, il descendait vers le centre-ville et s'arrêtait dans un petit restaurant appelé La Casa di Addolorata. L'enseigne avait été repeinte par-dessus la précédente. On pouvait encore distinguer sous le rouge vif récent les mots "Casa Galeazzo". La seule chose qu'Addolorata ait pu comprendre, c'est que selon la formule consacrée le dénommé Galeazzo était sorti un jour du restaurant pour aller acheter des allumettes et ne s'était arrêté que dans le Bronx d'où il n'était jamais revenu. Addolorata avait beaucoup crié, avait maudit son époux qu'elle savait volage, avait voulu mourir et avait pleuré des rivières de larmes. Puis un jour elle s'était saisi d'un pot de peinture et avait maquillé la vieille enseigne, faisant disparaître le nom de celui qu'elle avait aimé. Depuis, elle régnait



seule sur le lieu où elle cuisinait en particulier des *orecchiette* à la viande de cheval et aux feuilles de navet dont Ippazio Auda aurait pu parler des heures durant. À la Casa di Addolorata Ippazio s'asseyait seul, près de la fenêtre. Il allongeait ses jambes sous la table et sortait de la poche de veste de son bleu de travail un livre, souvent en piteux état. Ippazio aimait sauver les livres de leur disparition annoncée et il fréquentait pour cela quelques minuscules échoppes où il recueillait les écopés. Il avait une tendresse toute particulière pour ces ouvrages qui avaient beaucoup vécu, qui étaient certainement passés de mains en mains, qui étaient flétris de sueur, de crasse et de macules de café ou d'autres boissons moins avouables. Lorsqu'il lisait, Addolorata ne le troublait jamais par des bavardages intempes-tifs. Elle allait paisiblement d'une table à l'autre, sans tapage ni bousculade.

Il se souvenait très bien que la première fois qu'il avait aperçu la femme à la fenêtre, il lisait le recueil de poèmes *Ossi di Seppia* d'Eugenio Montale et avait été bouleversé par la distance que Montale s'ingéniait à mettre entre le mal de vivre et l'émotion qu'on pourrait être tenté d'en retirer. Ippazio Auda se voyait volontiers comme cet os de sèche, poli et érodé par le res-sac. Il croyait lui aussi que rien de bon ne peut sortir des excès d'orgueil que l'on peut éprou-ver pour ses propres faiblesses et les mots de Montale : *Spesso il male di vivere ho incontrato,*<sup>1</sup> l'avaient accompagné durant de longues jour-nées après sa lecture. C'est à cette période-là qu'il avait remarqué la femme. Elle se tenait à la fenêtre d'une maison située au bout d'un jar-din, de l'autre côté de la rue, légèrement en sur-plomb du petit restaurant d'Addolorata. Grâce à cette surélévation du terrain et en dépit de la haie clôturant le jardin, elle pouvait certaine-ment apercevoir le restaurant où déjeunait Ippazio mais aussi les deux côtés de la route passant devant chez elle. Pourtant le spectacle

de la rue ne semblait pas l'intéresser outre mesure. Son regard semblait rivé au portail d'entrée et sa tête ne se tournait que rarement – dans une autre direction lorsqu'elle faisait ses apparitions.

Aujourd'hui Ippazio lit *La vita agra* de Luciano Bianciardi. *La vie aigre*, dans sa tra-duction française de 1964, satire jouissive du prétendu miracle économique de l'Italie de ces années-là, pour lequel il est bien placé pour savoir qu'il a produit un million de fois plus de victimes que de millionnaires! Ippazio est plongé dans le livre de Bianciardi mais il n'a pas besoin de lever la tête pour savoir que la femme vient d'apparaître à sa fenêtre. L'instant d'avant elle n'était pas là. Au moment où il s'apprête à tourner une page il sait qu'elle vient de s'y installer. Il pose doucement le livre à côté du verre de spritz noir<sup>2</sup> qu'Addolorata a posé devant lui et tourne son regard vers la maison d'en face. Elle occupe la même position que les autres jours, apparaissant en buste sur le côté gauche de l'ouverture de la fenêtre. Ippazio ne croit pas qu'elle se tienne debout. Il pense qu'elle a installé une chaise. Selon lui, elle ouvre la fenêtre, s'assoit, regarde fixement le portail. Aujourd'hui, il semble à Ippazio qu'elle porte un genre de chemisier chamarré, avec des motifs de fleurs ou peut-être d'oiseaux. Ses cheveux châtains sont remontés en arrière et noués en une sorte de chignon vaporeux. Comme si elle avait fait cette coiffure plusieurs heures auparavant et qu'elle s'était livrée depuis à un exercice physique qui l'avait déran-gée. Il ne parvient pas à savoir quel peut être son âge. Trente ans? Mais ce peut être tout aussi bien cinquante... Il se dit qu'elle regarde le portail, mais rien n'est moins sûr. Entre la table qu'il occupe dans le restaurant et la

1. Souvent j'ai rencontré le mal de vivre.

2. Cocktail réunissant du vin blanc pétillant, de l'eau de seltz et du cynar, une décoction apéritive à base de feuilles d'artichauts.

fenêtre de cette femme, il y a une petite centaine de mètres. Il est difficile de savoir exactement où se porte son regard. Soudain, une pensée qu'il n'a jamais eue le traverse. Il se dit que la femme est peut-être aveugle. Elle ne regarde ni la rue, ni le jardin, ni la grille d'entrée... elle ne regarde rien ! Peut-être n'ouvre-t-elle la fenêtre que pour laisser entrer l'air frais ? Elle s'assoit un moment pour sentir la brise sur ses joues, sur ses épaules. Elle respire l'odeur des fleurs du jardin. Mais elle ne voit ni le portail, ni la rue, ni La Casa di Addolorata, ni Ippazio assis derrière sa propre fenêtre ! Elle ne regarde rien ou elle ne voit rien ? Comment savoir si la femme est aveugle ou non ? Ouvrir la fenêtre à son tour ? S'agiter ? Faire de grands gestes pour attirer son attention ?

Au bout d'une semaine il passe à plusieurs reprises devant la grille de la maison d'en face. Il distingue mieux la chevelure de la femme, les motifs du corsage qu'elle porte aujourd'hui, faits de feuillages bruns et verts. Il note, mieux encore que depuis le restaurant, son regard fixe. Son visage est lisse. Elle est immobile, sans âge, sans expression lui semble-t-il. Ippazio la contemple, comme on regarderait une statue. Sans projet, même si ténu soit-il. Au contraire de ce qui peut arriver lorsqu'on regarde une femme avec cette insistance.

Addolorata finit par remarquer le manège d'Ippazio. Un jour qu'il arrive au restaurant elle dit : "Elle est encore là ! À sa fenêtre... Tous les jours depuis six ans ! Tous les jours !"

– Qui ça ? demande Ippazio.

Addolorata hausse les épaules et retourne dans sa cuisine : "A mezzogiorno, pecora stufata cucinata con vino!"<sup>3</sup> lance-t-elle depuis le passe-plat.

Un autre jour elle parle délibérément trop fort avec un client, de sorte qu'Ippazio ne puisse rien ignorer de son propos : "Je n'ai jamais vu personne franchir ce portail ! Pas même un

livreur..." Je me demande bien comment elle mange !"

Un autre jour encore, elle profite du passage tardif du facteur pour l'entreprendre sur la maison d'en face. Contrairement à ses manières habituelles, une nouvelle fois elle parle fort. À l'intention d'Ippazio.

– Et même pas une carte postale de temps en temps ?, demande-t-elle.

– Rien, jamais, répond le facteur. Mais peut-être qu'elle a une boîte postale... Je dis ça, mais en réalité, j'en sais rien...

– M'étonnerait, affirme Addolorata. Personne ne bouge dans cette maison. Pour ce que j'en vois !

Ippazio se rend à la mairie et demande à consulter le cadastre. Il repère aisément la Tour de Crest, la grande propriété où il travaille, le carré parfait du petit restaurant d'Addolorata et en face, de l'autre côté de la rue, la maison de la femme. Il comprend qu'un lacin de ruelles relie la maison de la femme à plusieurs autres maisons et que l'une de ces ruelles débouche dans le boulevard, de l'autre côté du pâté de maisons. Il sourit, pensant qu'il n'y a pas de si grands mystères qui ne puissent céder devant un plan cadastral.

À midi, il y a un pizzoccheri di Valtellina<sup>4</sup> avec un bitto parfait dont il se demande comment Addolorata s'y prend pour le trouver dans cette ville. Il lit *Il mondo dei vinti. Testimonianze di vita contadina*<sup>5</sup> de Nuto Revelli et sans doute à cause de l'un et de l'autre, du pizzoccheri et de Nuto Revelli, il va flâner sur le boulevard aussitôt après avoir terminé son déjeuner. Il repère assez facilement la ruelle, tirée comme un coup de couteau qui aurait

3. Ragoût de mouton, ici cuisiné au vin. Apport d'Addolorata à la cuisine sarde.

4. Pâtes de blé noir, chou, oignons, pommes de terre, parmesan et surtout du bitto, fromage à pâte molle de la région montagnarde de la Valteline.

5. *Le monde des vaincus. Témoignages de la vie paysanne*. Édité en langue française par François Maspero.

séparé les deux immeubles appuyés l'un sur l'autre à hauteur du second étage. Il s'y engage. Au long des murs poussent en profusion des impatiens Balfouri, ces fleurs dont les capsules tout en longueur explosent sous les doigts dès qu'on les touche et il sent que le simple fait de les effleurer en marchant dans la ruelle déclenche un bombardement de graines sur ses tibias et sur ses mollets. La ruelle se ramifie et dessert plusieurs maisons. Il ne parvient pas en se remémorant l'image du cadastre à savoir laquelle de ces maisons pourrait être celle de la femme. Il rebrousse chemin lentement, sous un nouveau bombardement de graines d'impatiens, en se demandant bien pourquoi il est venu jusqu'ici.

Un peu plus tard dans l'après-midi, il déroge à sa règle habituelle et se remet au travail qu'il avait entrepris le matin même : installer le circuit d'arrosage automatique du potager. Il déroule avec soin plusieurs longueurs de fin tuyau de caoutchouc noir, percé de trous minuscules, et les dispose en zigzag dans les plates-bandes où poussent des herbes aromatiques, des salades, des courges et une étonnante profusion de radis de toutes espèces et de toutes couleurs. À l'évidence le péché mignon de sa patronne ! Ippazio est penché sur son ouvrage, non loin de l'une des grilles d'entrée de la propriété. C'est seulement lorsqu'il se redresse et tente de donner du mou à la longueur de tuyau qu'il est en train d'installer qu'il voit que quelqu'un se tient devant la grille. Il pose le tuyau, essuie ses mains sur son pantalon et se rapproche. C'est elle. C'est la femme de la fenêtre. Elle porte le corsage à fleurs qu'il a déjà vu quelques jours plus tôt depuis le restaurant. La coiffure est pour une fois lisse et bien ordonnée. Ippazio avance jusqu'à la grille, se saisit de deux barreaux. La femme n'a qu'un mètre à faire pour toucher la grille elle aussi. Elle avance, le regarde droit dans les yeux. Elle tend la main droite et la pose sur la joue d'Ippazio. La

main est fraîche et douce. Il ne dit rien. Il se demande si elle l'a suivi. Il ne comprend pas pourquoi elle est venue là. Il comprend moins encore qu'elle fasse ce geste. Il la fixe avec une intensité au moins égale à celle qui émane d'elle. Ils sont de part et d'autre de la grille, leurs visages se touchant presque. La femme glisse sa main sur la nuque d'Ippazio, l'attire à elle. Leurs lèvres s'effleurent. Elle dit dans un souffle : "Ouvre !" Ippazio recule d'un pas, déverrouille la lourde grille. La femme entre dans le parc, le suit jusqu'au pavillon. Leurs vêtements volent dans la pièce. Ils s'empoiignent avec voracité, ils baisent sauvagement. C'est très bref. Elle pousse un long feulement, s'effondre en arrière sur le petit lit d'Ippazio, bras en croix. Puis doucement, elle se redresse, s'enroule autour de lui, explore son corps de ses doigts, de sa bouche, le malaxe à pleines mains. Cette fois, ils font l'amour longuement, de manière infiniment douce et appliquée, chacun calquant ses gestes sur les frémissements de l'autre. Lorsque c'est fini, ils restent allongés côte à côte. Ippazio suit du doigt les courbes des seins, des hanches, des jambes de la femme. C'est seulement maintenant qu'il voit à quel point elle possède un corps magnifique. Il dit : "Pourquoi ? Pourquoi moi ?" Elle répond : "Qu'est-ce que tu lis ?" Ippazio sourit, se lève et va jusqu'à la veste qu'il a laissé choir sur le dossier d'une chaise. Il prend le livre dans la poche, le jette sur le lit : "Nuto Revelli", dit-il seulement. Elle prend le livre et dit : "J'ai lu une autre histoire de Revelli. Celle du bon Allemand, le jeune homme qui passait à cheval, si gentil avec les enfants. Celui qui saluait chacun et qui parlait à tous. Celui que les villageois ont quand même tué salement et abandonné comme une charogne. Mais comment peut-on décider que l'ennemi peut être bon ? Qu'il peut être quelqu'un de bien ? Tu le sais, toi ?" Elle se lève soudain. Se rhabille à toute vitesse. Au moment de sortir, elle dit : "Demain tu viens chez moi !" Il

la regarde s'éloigner. Cette fois, la coiffure de la femme laisse échapper une auréole de mèches désordonnées qui vibre dans le soleil.

Il ne change pas ses habitudes. Chacun des jours suivants, il déjeune chez Addolorata. La femme est à sa fenêtre. Vers quatorze heures, il fait le tour par le boulevard, se glisse dans les ruelles. La porte de la maison de la femme est ouverte. Il entre et la rejoint à l'étage. Ils ne disent rien, pas un seul mot, pas avant d'avoir fait l'amour. La femme ne l'attend pas dans une tenue légère, tout au contraire. Elle porte des tenues sophistiquées, des profusions de couches de tissu, des multitudes d'agrafes et de minuscules boutons. Elle lui offre le bonheur fébrile de ce déshabillage lent et difficile pour ses grandes pattes d'ouvrier. Quand ils ont fait l'amour, elle jette une chemise sur ses épaules et se rassoit à la fenêtre, à la place qu'elle occupe quand Ippazio la voit depuis le restaurant. Ils parlent de ce qu'il est en train de lire. Plusieurs fois, il lui a donné le livre qu'il avait dans sa poche. Elle le lui rend le jour suivant et ils échangent sur ce que cette lecture a provoqué en eux. Durant ces moments, elle ne cesse pas de fixer le paysage au-delà de la fenêtre. Ippazio n'ose pas lui demander ce qu'elle regarde, ce qu'elle attend. Quand la conversation retombe, elle lui dit : "À demain...", avec une toute petite pointe d'interrogation dans le ton. Ippazio veut probablement suggérer qu'il a sa part dans le choix qu'elle impose. Pour cela il le confirme, de manière précise : "À demain, quatorze heures dix !"

Par la suite, Ippazio dira qu'il a dû confirmer ce choix très exactement vingt-deux fois. Avait-il prononcé la phrase la première fois, ce n'est pas sûr.

– Disons dans ce cas que vous vous êtes retrouvés chez elle vingt-trois fois, Monsieur Auda.

– Vingt-deux fois... vingt-trois fois ! Qu'est-ce que ça change pour vous ?

La dernière fois, elle brisera leur rituel. À l'arrivée d'Ippazio ils ne se jetteront pas l'un sur l'autre, l'un dans l'autre. Elle restera assise sur sa chaise, près de la fenêtre. Elle lui tendra un livre : "Nuto Revelli. L'histoire de l'Allemand dont je t'ai parlé..."<sup>6</sup> Ce jour-là, ils ne font pas l'amour. C'est Ippazio qui s'approchera de la fenêtre pour prendre le livre, qu'il soupèsera, tournera dans sa main. Un mince sourire lui échappera à la pensée que le livre est trop neuf. Mais c'est un cadeau. Un livre qu'elle a dû commander à la maison de la presse. À cet instant, il a pensé qu'il s'arrangera pour le faire vieillir.

– Avez-vous remarqué quelque chose de spécial ?

Oui, en arrivant, il notera qu'elle a changé sa coiffure. Elle a fait des tresses, remontées en chignon sur le haut de sa tête. Par contre il remarquera à peine qu'elle porte une incroyable robe blanche, avec d'infinis rajouts de broderie de la taille jusqu'au décolleté. Mais c'est normal qu'il ne l'ait pas remarqué : Ippazio s'est assis sur le bord du lit et elle lui tourne le dos, tout entière absorbée par son observation.

Ippazio ne lui demandera rien, bien que l'idée de le faire lui ait traversé l'esprit. Il ne lui a jamais demandé ce qu'elle guette. Qu'attend-elle ? Quelle apparition souhaitée ou haïe viendra de l'autre côté de cette fenêtre ? Comme aujourd'hui leur rituel est brisé, il pensera durant une seconde qu'il pourra lui poser la question.

– Mais je ne l'ai pas fait...

– Vous n'êtes pas très curieux, Monsieur Auda !

– Je suis plâtrier, répond Ippazio. Je ne suis pas curieux à la façon dont vous l'êtes vous-même.

– Vous vous êtes assis sur le lit, dites-vous. Et

6. *Il disperso di Marburg*, Einaudi, 1994. Publié en 2006 en langue française par Rivage sous le titre *Le disparu de Marburg*.

c'est à ce moment-là qu'elle a brandi ce fusil en direction de... Mais vous n'aviez pas vu ce fusil auparavant ?

Jamais Ippazio n'aurait pu imaginer que la femme avait une arme chez elle. Surtout une arme de ce genre "Un M1Garand, lui a dit l'homme qui l'interroge. Fabriqué par Beretta ! Une firme italienne, Monsieur Auda ! Évidemment, vous allez me dire que c'est une coïncidence ! Mais qui a apporté dans cette maison un fusil de guerre italien ?"

Ippazio n'aura pas le temps de bouger du lit que déjà une rafale de coups de feu horriblement puissants retentira dans la chambre. Elle a soudainement attrapé le fusil. Il n'a pas vu sur quoi elle a tiré. Sur qui elle a tiré. Puis elle pivotera sur sa chaise, regardera fixement Ippazio. Il n'y a aucune émotion à lire sur son visage. Il se lèvera gauchement et retombera de façon grotesque sur le lit, cloué par ce qu'il voit. Elle tient maintenant l'arme verticalement, l'orifice du canon placé sous son menton. Elle se penche en avant, fait descendre sa main jusqu'au pontet. Elle dit : "Je l'ai trop attendu..." Puis elle ordonne : "Tu me pardonneras !"

Ippazio pousse un rugissement et cette fois parvient à se lever. Il se rue vers elle, empoigne tout à la fois sa main et le fusil. Son hurlement est couvert par une nouvelle rafale qui emporte la tête de la femme et qui projette des os, de la cervelle et du sang dans toute la pièce. Il retombe en arrière, poussant sur ses pieds et sur ses mains pour s'éloigner du corps affalé par terre et de la flaque de sang qui grandit et coule lourdement vers lui. Son dos se bloque sur le sommier du lit. C'est à cet endroit même que l'homme qui l'interroge le trouvera une heure plus tard.

- Reprenons, dit-il. Vous tirez sur ce monsieur Rizzoli que vous affirmez ne pas connaître puis vous tuez votre maîtresse. Mais quelque chose m'échappe : quelle était la relation entre votre maîtresse et ce Galeazzo Rizzoli

qui n'a pas mis les pieds dans la région depuis des années ? Jalousie, monsieur Auda ?

- Galeazzo... Galeazzo, dites-vous ! Le Galeazzo de l'enseigne de chez Addolorata ?

- Celui-là même ! L'ex de la tenancière. Arrivé à Roissy hier soir en provenance des États-Unis. Descendu du train à 13h38... mais surtout, descendu par vous même - ou par votre maîtresse si vous y tenez - à 14h16 ! affirme l'homme en riant de sa plaisanterie.

- Mais vous allez vérifier tout ça, non ? Qui attendait-elle chaque jour à sa fenêtre ? Ce Galeazzo ! Le mari d'Addolorata ? Celui qui s'est enfui il y a six ans ! C'est peut-être plus simple que vous le dites ! Plus simple... Bien plus simple ! insiste Ippazio.

Ippazio ajoute pour lui-même : "Elle m'a dit... Elle a dit "Tu me pardonneras" ... Elle a dit autre chose aussi... Je ne sais plus !"

- Ce qui est simple Monsieur Auda, c'est que maintenant vous allez nous suivre. Si c'est aussi simple que vous le dites, vous aurez tout loisir de vous expliquer.

Ippazio acquiesce. Se penche et ramasse sous le lit le petit volume de Nuto Revelli, taché de sang.

- Vous permettez ? demande-t-il. Le policier hoche la tête.

Il passe la main sur la couverture et, machinalement, l'essuie sur son pantalon de bleu. C'est un livre neuf. Qu'elle a forcément commandé à la Maison de la presse. Maintenant, force est de constater qu'il a commencé de vieillir.



UNE FEMME À SA FENÊTRE

Parce qu'il a plu de grosses gouttes sur le bitume surchauffé j'ai ouvert ma fenêtre. Pour son odeur un peu suffocante. Là-bas vers l'angle du bâtiment, quelqu'un répare sa mobylette à en juger par le cliquetis des outils lâchés sans ménagement sur le trottoir et quelques jurons bien assénés sur la machine. L'averse a vidé les rues mais les petits piafs s'égosillent déjà dans les buissons d'althéas le long du mur. La haie de buddleias au bout de la ruelle laisse le vent porter jusqu'ici son parfum.

*J'avais cinq ans peut-être six quand j'ai cueilli une brassée de ces fleurs pendantes offertes dans le jardin du voisin. Je titubais sous le poids des branches arrachées et je rêvais du rire de ma mère.*

*J'ai enfoui mon visage au milieu du bouquet, j'en ai respiré toutes les nuances sucrées.*

Sur la pointe des pieds, en basculant un peu la tête sur la droite, j'aperçois un clocher et un bout de vieille et haute muraille. Entre les pierres presque blanches des touffes de fougères fragiles comme des dentelles se frayent un passage jusqu'à la lumière.

*J'y cherchais une phrase, un mot, juste un, pour lui dire... Rien sans doute. Chez moi on ne disait rien et surtout pas de ces niaiseries. J'imaginai son visage embelli d'un sourire et ses doigts maigres caressant les grappes de fleurs.*

Une voisine s'agace sur des assiettes ou des casseroles ; ça claqua à fendre les oreilles. Des cymbales de ménagère qui rivalisent avec le réparateur de bécane. Des pigeons balourds au vol sifflant viennent parfois voler par ici mais partout des pointes les repoussent.

*En relevant la tête une formidable gifle m'a envoyée rouler sur la chaussée. Tout fut écrasé et jeté alentour.*

*Il ne rentrait pas si tôt d'habitude.*

À cause de leurs fientes, paraît-il, il ne faut pas les nourrir. On nous l'a interdit. J'aime les regarder basculer d'avant en arrière avec ce renflement de gorge tellement drôle. Une gorge irisée, un jabot princier.

*Je me souviens d'une portée de chats aux yeux chassieux. Ils étaient quatre aux pattes grêles le poil collé, avides. Je les avais découverts dans la haie ; la mère, une furie estropiée, les abandonnait là pour partir en chasse.*

Si je mettais quelques miettes juste pour les regarder et les entendre roucouler et les caresser peut-être... les apprivoiser.

*Les chatons, je leur donnais les restes du repas en cachette. Quand j'approchais trop la main quatre gueules soufflantes me remerciaient. Plusieurs fois j'ai tendu les doigts – surtout vers un petit aux yeux gris tout noir de poil – et chaque fois j'en suis sortie en sang.*

La chaleur reflue ; le gars à la mobylette a dû renoncer ; très loin des rires, des rires de gamins sans doute. Je retire mon chemisier, la sueur me trempe entre les seins et sous les bras. Je me sens poisseuse.

*Poisseux comme le sang des chatons têtes éclatées. La mère les léchait tout en crachant vers moi. Je lui ai dit que ce n'était pas moi qui lui avais fait ça. Mes yeux coulaient, mon nez aussi que j'essuyais avec le bras. Je lui ai demandé de lui pardonner. Je les ai enterrés quand elle est repartie claudicante.*

Ma radio ne fonctionne plus. La lumière écrase les façades. Des relents de bitume montent et dévastent les parfums. Je m'essuie à un torchon et je rêve d'une douche glacée. La cloche de l'église a sonné cinq fois. Le temps surchauffé lui aussi a du mal à s'écouler; il est pâteux comme le goudron fondu des rues. Si je m'allonge mon lit sera trempé. À rester debout mes pieds enflent.

*Dans la robe à grosses fleurs mauves j'arpentais la rue les hanches souples et les mollets tendus sur des talons vertigineux. Je pouvais marcher des heures à me laisser reluquer. Les vitrines me filmaient et je souriais aux voyous. Je rêvais de casting, de projecteurs, de flashes, d'affiches hautes comme des immeubles. Dans ce patelin il n'y avait rien à faire pour une fille comme moi.*

Un coup de sifflet. Puis un autre. Une cavalcade dans le couloir. En me dressant bien j'aperçois une fille qui court vers la grille. Elle hurle des insanités. On l'agrippe on la terrasse.

*Dans sa main énorme calleuse une poignée de mes cheveux; la douleur dans mon dos me coupait le souffle; je ne pouvais plus crier. Le genou sur mes côtes il a retroussé ma robe, ma robe aux grosses fleurs mauves. Quand il m'a prise j'ai suffoqué. Son odeur de cuir et de sueur m'étouffait. Il m'a dit des mots durs comme le sexe qui me labourait.*

Dans la cour tout est calme à nouveau. Une odeur fade de patates bouillies monte dans les étages. J'entends gémir, loin. À ce moment de la journée le soleil s'écroule derrière la barre de béton juste en face. D'un coup la pénombre devient palpable. Ennui. Pas de cet ennui qui repose non! Ennui opaque lourd qui asticote les nerfs. Quelqu'un, chaque jour, se met à la fenêtre sur la façade en face.

*Derrière le rideau je guettais moi aussi. Je guettais l'homme à l'odeur de cuir et de sueur. Mon ventre, mes reins, ma poitrine me soufflaient une vengeance impossible, ridicule.*

L'homme en face, car c'est sûrement un homme, me regarde. En ombre chinoise, je devine à ses épaules que c'est un homme corpulent, surveille ma fenêtre, épie mes regards.

*Des jours et des jours derrière ma vitre à guetter son passage. À cligner de l'œil au soleil, à frotter la buée, à gratter le givre de l'ongle et puis un matin j'ai pris le couteau, le grand couteau de chasse de mon père. Je l'ai suivi de loin puis de plus en plus près. J'ai frappé et frappé, traversé le cuir, dissous l'odeur de sueur dans celle du sang.*

En face, la lumière s'est allumée; l'homme enlace un corps menu; une ligne sombre contre un trait épais de pinceau. Ils dansent et ondulent puis disparaissent.

J'agrippe les barreaux, étire mon corps vers le ciel. Les réverbères ont chassé les étoiles.

De ma fenêtre on ne voit que l'auréole orangée des lampadaires. Une moto pétarade. Je ferme les yeux. Je hume un dernier parfum de plante, d'herbe desséchée, de rue pisseuse, peu m'importe. Je sursaute comme chaque soir au cliquetis de clés.



LE VENT SE LÈVE

On sonne à la porte, Yvonne s'éloigne à regret de la fenêtre et se dirige vers l'entrée.

C'est Gisèle Bedu la concierge qui apporte le courrier. Yvonne l'invite à partager un café.

Comme chaque matin les deux femmes échangent des banalités : la météo, l'augmentation du prix de la baguette, les potins rapportés par les médias ; leur préférence va à l'actualité des peuples. Ces derniers mois les ont été gâtées.

Yvonne s'ennuie. Depuis le premier jour de son mariage, aux côtés d'un mari fonctionnaire de bureau, strict, triste et dur. Yvonne s'ennuie. Elle a épousé Herbert Dupeyroux par défaut un 2 juillet. Ses parents étaient pressés de la voir quitter le minuscule deux-pièces qu'ils occupent encore au quatrième sans ascenseur de la Rue aux laines. Herbert était le fils d'un copain de régiment du père d'Yvonne. Les Dupeyroux estimaient que dès qu'on avait mis les pieds dans l'administration, à l'abri pour toute une carrière, on devait partir. Les deux familles se sont peu souciées des sentiments que les jeunes auraient pu nourrir, ou pas, l'un pour l'autre. Le mariage arrangeait tout le monde et inscrivait l'amitié des deux ex-bidasses dans la durée.

De ce mariage sont nés deux enfants, Anne et Pierre, le choix du roi. Ils ont grandi dans une ambiance convenue et morose propice au repli sur soi. Après de brillantes études ils ont quitté le nid au plus vite, ont fait leur vie loin, et ne montrent ni empressement ni plaisir à revenir pour les fêtes au domicile familial dont la décoration est contemporaine au mariage de leurs

parents. À chaque visite ils poussent avec un pincement au cœur, sans nostalgie aucune, la porte de leurs chambres d'enfants toujours meublées d'un cosy, tapissées d'un papier peint identique, rose pour l'une et bleu pour l'autre. Sur les abat-jour en porcelaine un pierrot accroché à une demi-lune pour Anne, un clown et son tambour pour Pierre.

Yvonne ne travaille pas, elle s'ennuie et regarde à longueur de journée la vie passer sous la fenêtre de son salon.

Gisèle Bedu occupe le poste de concierge depuis vingt ans mais elle connaît l'immeuble depuis toujours, elle y est née. Sa mère vivait dans cette même loge et Gisèle y a fait ses premiers pas. À l'âge de six ans la petite a été envoyée chez une vieille tante à la campagne. La loge était devenue trop exiguë pour accueillir un couple et un enfant. En effet, la mère Bedu venait de refaire sa vie avec Albert Fournier, un veuf acariâtre qui ne supportait que lui-même. Au bout de trois ans, il a disparu. Un matin, il est sorti acheter des allumettes et n'est jamais revenu. La mère Bedu ne l'a pas pleuré longtemps mais elle a décidé que l'amour et elle, ça faisait deux. Abandonnée par deux hommes : le premier quand elle avait annoncé sa grossesse, le deuxième après s'être débarrassée de l'enfant qui avait fait fuir le premier, c'en était fini. Plus d'amour, plus d'enfant, elle a laissé Gisèle au grand air, il était tellement bénéfique à sa santé ! La mère Bedu a tenu l'immeuble de main de maître pendant plusieurs décennies et elle est partie, une nuit dans son sommeil. À son enterrement un héritier de la famille



propriétaire de l'immeuble a demandé à Gisèle si elle était disponible pour remplacer sa mère le temps qu'ils se retournent. Le remplacement a duré et Gisèle est toujours installée dans la loge dont la décoration est d'origine. Quelques locataires se souviennent encore de la mère Bedu ; Gisèle a l'impression qu'elle a simplement, légitimement, repris sa place, elle est chez elle.

Les hommes, elle en a peur, sans doute est-elle récipiendaire des malheurs maternels en matière de vie sentimentale : les mots rugueux à l'évocation de celui qui avait les talons à l'annonce de sa paternité ; à moins que cela ne soit le souvenir flou mais effrayant du glissement des chaussons d'Albert quand il s'approchait, dans le noir, de son cosy d'enfant pour soulever son drap et sa chemise de nuit tandis que la mère Bedu sortait les poubelles.

Gisèle est heureuse dans sa vie de concierge, une vie bien occupée et nourrie des histoires de ses locataires.

Depuis quelques mois, une jeune femme a emménagé dans l'immeuble d'en face, au quatrième. Elle est noire de peau, les cheveux crépus. Quand elle sort le matin, à 8h12, elle est habillée en tailleur, bleu-gris ou beige. Elle porte un sac en bandoulière et une sacoche d'ordinateur au bout du bras gauche. Elle rentre vers 19h30 mais cela peut être à 19h40 ou sans doute plus tard mais Yvonne l'ignore car c'est l'heure du dîner chez les Dupeyroux et Herbert n'aime pas qu'on disperse son attention quand on est à table. La TV est branchée sur le journal de la 3<sup>e</sup> chaîne, comme la qualifie encore Herbert, pour les actualités régionales et à 20h on bascule sur Antenne 2 pour le grand journal.

Dans l'intervalle la voisine d'en face est rentrée et elle a fermé ses volets.

Le samedi la jeune femme fait le ménage, vêtue d'une tenue exotique, une robe à fleurs colorées avec des volants. Ses fenêtres sont ouvertes et laissent échapper une musique au rythme binaire du genre reggae. La femme a l'air heureuse de faire le ménage, elle danse. Yvonne se surprend à sourire.

Il y a deux semaines la jeune femme est rentrée accompagnée d'une dame âgée, sa grand-mère sans doute. Elle porte en permanence une robe à volants, mais elle ne fait pas le ménage. Elle a l'air fatiguée. Elle reste à côté de la fenêtre du matin au soir, rideaux ouverts. On dirait qu'elle attend quelqu'un.

Herbert aussi a remarqué cette vieille femme postée à la fenêtre d'en face. Il pense qu'elle se tient près du radiateur. *Les Africains ont toujours froid en France, s'ils veulent avoir toujours chaud ils n'ont qu'à rester chez eux*, a-t-il rajouté. Herbert fustige tout ce qui lui est étranger.

Yvonne est récemment tombée sur un documentaire présentant une île lointaine, française au demeurant, où les femmes indigènes portent les mêmes robes à volants, ça n'était pas en Afrique. *Mais si !* a rétorqué Herbert, *tous les Noirs viennent d'Afrique, et puis la vieille attend tout simplement le retour de sa fille*, avant de demander :

– À ce propos a-t-on nouvelles des enfants, Noël est dans deux mois, ont-ils prévu de venir ?

Yvonne ne sait pas, les enfants n'appellent jamais, ses yeux se brouillent.

Herbert a été un père dur, les enfants devaient exister sans déranger. Combien de fois Yvonne a-t-elle dû ravalé ses larmes quand l'un ou l'autre étaient punis ou humiliés pour un chausson mal rangé, une note frôlant la moyenne, supérieure, ou une chanson à la

mode fredonnée dans le couloir. Yvonne devait aimer, protéger ses enfants en cachette pour ne pas déclencher la colère d'Herbert et ses remarques assassines. *Yvonne cesse de te comporter comme un animal qui protège ses petits, ou bien on leur posera leur gamelle par terre. Ils ne sont pas malheureux, quand ils seront adultes ils nous remercieront de leur avoir montré le droit chemin.*

Devenus adultes, Anne et Pierre n'ont affiché aucune reconnaissance. Une tendresse distante pour leur mère dévouée, de l'indifférence pour contenir leur ressentiment envers ce père autoritaire qui n'avait jamais saisi leur regard d'enfant.

La dureté d'Herbert, Yvonne en est désormais la seule victime. Depuis que les enfants sont partis, il ne la regarde plus. À son tour, elle doit être là sans déranger et quand elle engage une discussion il l'assomme d'une certitude et conclut par une remarque méprisante.

Il arrive à Yvonne d'envier le statut de Gisèle qui, une fois les poubelles sorties, s'enferme seule dans sa loge.

Yvonne se lève pour chercher un paquet de biscuits LU. Gisèle Bedu adore tremper un biscuit dans son café et le regarder fondre. *C'est le temps qui passe*, avait-elle dit amusée quand elle avait appris que l'inventeur du biscuit avait dédié ce biscuit au temps : 4 coins pour les saisons, 52 dents pour les semaines, 24 trous pour les 24 heures, 7 cm pour les 7 jours de la semaine. Gisèle peut se passionner pour des détails amusants.

– J'ai discuté avec Simone, la concierge d'en face, au sujet de la dame noire, déclare Gisèle.

Yvonne se retourne.

– C'est la grand-mère de la jeune fille. Elle habite une île lointaine dans le Pacifique. Elle est venue passer quelques semaines avec sa

petite-fille. Simone dit que la dame parle très bien le français.

Yvonne dépose la boîte de biscuits en grimaçant. Elle s'en doutait ! La dame porte la même robe que celles du documentaire. Elle n'est pas africaine. Herbert ne sait pas tout !

Yvonne s'approche de la fenêtre et tire le voilage. La vieille dame est toujours assise et regarde dehors.

Yvonne ouvre la fenêtre, sourit, fait un signe de la main. La vieille dame ne réagit pas.

Gisèle à son tour s'approche et agite la main. La vieille dame regarde toujours fixement la rue.

C'est alors que la grande porte verte s'ouvre. Simone apparaît en tirant son chariot de course.

Gisèle l'interpelle *Bonjour Simone tu t'es trompée de jour, il n'y a pas de marché aujourd'hui !*

Simone lève la tête. *Ah bonjour Gisèle, Bonjour Madame Dupeyroux. Non je vais à la poste chercher un colis.*

La vieille dame à son tour se penche.

– Bonjour madame Simone, dit-elle d'une belle voix grave, gaie, sans accent.

– Bonjour Wasana. Je vais chercher votre colis et je reviens vous le porter.

Trente minutes plus tard Simone tourne au coin de la rue.

Yvonne et Gisèle sont descendues, elles vont à sa rencontre. Parce que ce jour-là n'est pas fait comme les autres, de fil en aiguille, un mot poussant l'autre, les trois femmes montent au 4<sup>ème</sup> étage ; Yvonne a trouvé une occasion de s'extraire de sa routine, Gisèle de repousser sa corvée d'éponge, Simone a un colis à remettre.

Elle sonne. Des pas hésitants puis un tâtonnement jusqu'à la poignée et enfin la porte s'ouvre. La vieille femme leur tend de longues

main à la peau sèche. Ses cheveux sont relevés en chignon. Elle porte une robe à fleurs d'hibiscus avec des volants aux manches et aux chevilles. Elle est nu-pieds. *C'est moi Simone, je suis venue avec deux dames qui habitent en face.* Le visage de la vieille dame s'éclaire d'un large sourire. *Entrez entrez donc.*

D'un pas mal assuré, elle retourne dans le salon. Les trois femmes la suivent. *Simone, voulez-vous bien donner à boire à vos amies* demande Wasana.

Yvonne suit Simone dans la cuisine.

– Elle ne voit plus rien Wasana. Dans la journée je lui rends visite. Elle me raconte son pays, j'aime bien.

– C'est où son pays ?

– Un archipel dans le Pacifique, la Nouvelle Ca...

– La Nouvelle-Calédonie ! C'est cela, c'est cela le documentaire que j'ai vu. Ah je le savais elle n'est pas africaine la dame ! Herbert ne sait pas tout !

Yvonne attrape les anses du plateau sur lequel sont disposées quatre tasses et une assiette de biscuits.

Les quatre femmes s'installent autour de la table de salon en bambou. Sur les murs des tressages, des photos de plages bordées de cocotiers, sur un meuble une collection de coquillages.

Yvonne regarde vers la fenêtre. Pas de radiateur.

Elle se lève. La vue est tout autre de ce côté de la rue. Au second plan les grands séquoias du jardin des plantes, les tours de la Cathédrale, tout près, le dôme du musée et la façade Art déco des Galeries, au loin, le fleuve. Sa fenêtre à elle n'ouvre que sur les murs éventrés de la fabrique désaffectée, sur les interminables hangars de l'usine et sur les boulevards roulants et bruyants.

Le temps s'est arrêté. Les femmes se prennent à papoter comme de vieilles amies. Gisèle gourmande d'ailleurs pose mille questions à Wasana. Et Wasana raconte, son île et ses ancestrales coutumes, les familles éternellement liées à leurs clans, à leurs racines, les enfants qui ne manquent aucune occasion de revenir célébrer les fêtes aux côtés de leurs parents.

Debout devant la fenêtre, face à cette ville qu'elle redécouvre, Yvonne écoute. L'évocation des fêtes kanak la bouleverse. Le contraste avec sa réalité plombée de muettes souffrances lui saute brutalement à la figure. En elle, le vent se lève.

Wasana demande à Simone d'ouvrir le colis et en sort du miel, de la vanille et de petites fioles d'huiles essentielles de fleurs. Simone et Gisèle y plongent leurs narines. Gisèle est aux anges, volubile, déjà prête à voyager.

Gisèle prend un biscuit dans la coupelle et joue aux devinettes, *Combien de dents a ce biscuit et pourquoi ? Que signifient les quatre coins ?* Wasana rit à pleines dents, Simone pousse des cris d'excitation.

Yvonne se retourne : *Que regardez-vous Wasana quand vous êtes à la fenêtre ?*

– Rien, je n'y vois plus rien vous savez, mais j'attends ma petite Nasaië qui va rentrer et puis j'attends le soleil, lui aussi va revenir. Ses rayons me chauffent et je perçois encore la lumière.

Il est midi 18 passé. Herbert entre dans l'appartement. Aucune odeur de repas, il fait le tour des pièces.

La fenêtre est ouverte, il s'approche. De l'autre côté de la rue, des rires de femmes et ...

Yvonne qui le fixe durement. *Tu ne sais pas tout Herbert ! Le vent s'est levé.*

